# Remarques et réflexions sur la fête de gymnastique à Genève

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **5 (1867)**

Heft 27

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-179393

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

Son plus *ferme* soutien:

Bon Dieu! il y a, et j'en suis heureux, 27 ans révolus que j'habite le canton de Vaud: j'ai toujours entendu dire dans les tirs cantonaux, à la tribune, dans les conversations, partout, que la force de la Suisse était surtout dans sa carabine. La réputation des carabiniers suisses est européenne ou plutôt universelle. Et qui peut connaître le nombre des métaphores où les balles de carabines, les carabines et les carabiniers ont pris place sans réclamation? Est-ce pour avoir fait une métaphore en douze syllabes et dans une fête de carabiniers militaires que cela devient critiquable? J'ai toujours l'esprit assez mal tourné pour ne pas le croire.

Son *meilleur* citoyen.

Ah! c'est ici où je suis pris. Le canton connaîtra le carabinier comme son meilleur citoyen, donc celui-là qui n'est pas carabinier n'est pas aussi bon citoyen... Oh! mais! je renie le *syllogisme;* d'abord parce que je n'y ai pas pensé, ensuite parce que je ne croyais pas qu'on eût pu le penser pour moi, ne croyant pas participer à un cours de rhétorique. J'en appelle à vous, chers rédacteurs, surtout à celui de vous qui est poète, pourrait-on faire, je ne dis pas seulement un quatrain, mais une poésie quelconque, s'il fallait épiloguer sur chaque mot. N'est-il pas évident que le sens de ces vers était que le carabinier doit être ou s'efforcer d'être, à la guerre le meilleur soldat, à la paix le meilleur citoyen. Morbleu! que chaque corps, que chaque Vaudois en dise autant et tout sera pour le mieux. Mais s'en montrer piqué! ah! C'est comme si les trois cantons primitifs se fâchaient quand on appelle les Suisses, en général, les enfants de Guillaume Tell; car même en acceptant pour *historique*, *l'histoire* de Guillaume Tell, en quoi a-t-il fondé ou sauvé la Suisse? et les trois cantons perdant la bataille de Morgarten, comment l'arbalète de Tell y eut-elle remédié? et pourtant personne ne s'insurge contre ce titre de père de la patrie. Je trouve donc que les amours-propres qui se sont froissés ont été un peu vifs dans leur appréciation, et que ce pauvre quatrain n'est pas si noir qu'on veut bien le dire.

Pour terminer, si un chef de corps adressait à ses soldats l'allocution suivante: « Soldats, vous êtes vraiment une troupe d'élite et la Patrie compte sur vous, comme sur ses plus fermes soutiens; au feu, faites connaître à l'ennemi ce que vous valez; mais si, dans la bataille, vous vous montrez les plus braves soldats, dans la paix, le pays trouvera en vous ses meilleurs citoyens. »

Je me tâte, je m'interroge, je ne sais vraiment pas comment je pourrais me trouver blessé de ces mots, si je ne faisais pas partie de ce corps. La devise incriminée n'était-elle pas censée une allocution des chefs des carabiniers à leurs soldats?

Vous voyez, chers rédacteurs, que je persiste à avoir l'esprit mal tourné. Que voulez-vous? N'avons-nous pas tous notre petit *coup de marteau*? et ceux qui sont plus ou moins poètes, un coup un peu plus marqué? Donc, à ce titre, je réclame votre indulgence, et vous prie d'agréer, aussi cordialement que je vous les adresse, mes sincères salutations.

Bois de Vaux.

L. DE LA CRESSONNIÈRE.

---

## Remarques et réflexions sur la fête de gymnastique, à Genève.

Aux correspondants des grands journaux la mission de raconter en détail les faits et gestes des gymnastes pendant ces jours de fêtes pour lesquels Genève s'est pavoisée de drapeaux. Moins ambitieux, nous nous bornerons à mentionner les observations que nous avons faites et les pensées qui nous sont venues à l'esprit au milieu de cette foule tour à tour joyeuse et désappointée, qui n'a plus Mathieu de la Drôme pour l'initier d'avance aux variations du temps.

Les astrologues (plus souvent consultés jadis que les astronomes), prétendaient que la destinée de chacun de nous dépend de certains astres dont elle subit l'influence. Quelques planètes (Vénus, par exemple), permettaient de tirer un horoscope favorable à l'enfant nouveau-né; mais le soleil devait le rendre aussi heureux que possible, et le faire réussir en toute chose. Hélas! que ne sont-ils nés dans de telles conditions, nos chers Confédérés les gymnastes! Le soleil serait tenu de les suivre partout, et nous n'aurions pas le chagrin de voir un ciel toujours gris ou noir suspendre ses nuages comme une menace sur leurs jeunes têtes. C'est en vain que, pour les mieux accueillir, nos maisons se sont pavoisées; que jeunes femmes et jeunes filles ont revêtu leurs plus fraîches toilettes; que des salves d'artillerie ont salué leur arrivée; que toutes nos sociétés de musique, jointes à un nombreux cortége, leur ont souhaité la bienvenue; le ciel leur a refusé son azur, complément obligé de toute fête nationale. A peine étaient-ils entrés dans la plaine de Plainpalais (lieu consacré à leurs exercices) qu'un orage est venu jeter le trouble dans leurs rangs et disperser la foule joyeuse qui les accompagnait.

Il fallait voir le monde courir en tout sens et chercher un refuge aux alentours, dans les brasseries et les cafés, très nombreux, mais presque insuffisants pour abriter cette multitude de dames qui n'avaient, pour se garantir de la pluie, que la protection dérisoire d'une ombrelle. — On en fut quitte pour la peur.

Après quelques coups de tonnerre, assez humiliants pour les voix de bronze que nos artilleurs faisaient retentir, il y eut une large éclaircie dans le ciel et l'espérance put renaître chez ceux que le mauvais temps avait effrayés.

Il s'agissait, pour les gymnastes, d'une promenade en bateau et d'une brillante fête de nuit (concert, illumination, feux d'artifice et de Bengale) sur les bords du lac: on ne pouvait donc trop vivement souhaiter un temps serein. Vœux superflus! ce fut une trombe, un véritable déluge, qui mit à néant le plaisir que promettait à chacun le programme de cette soirée.

Une foule compacte assistait à l'embarquement des gymnastes. Quais, ponts, promenades étaient envahis par des flots de curieux. Beaucoup de dames prévoyantes avaient accaparé longtemps d'avance les

bancs du Jardin anglais, où l'on n'entrait qu'avec des cartes. Tout à coup le vent change, les nuages s'amoncellent et prennent un aspect de plus en plus menaçant, puis de larges gouttes de pluie répandent une véritable panique dans le monde féminin, qui court, affolé, en donnant le signal du *sauve qui peut*. Rien de plus grotesque qu'un pareil spectacle! Que de robes et de chapeaux fripés, perdus! que de bottines hors de service. Chapeliers, cordonniers, modistes, couturières, réjouissez-vous; cette pluie diluvienne va vous donner de l'ouvrage pour plusieurs jours.

En quelques minutes toutes les voitures furent accaparées, sans compter que cafetiers et restaurateurs riaient sous cape en voyant que la mystification du public tournait à leur profit. Sur le bateau, en plein lac, nos jeunes Confédérés qui n'avaient pas trouvé place dans les salons pouvaient se donner une idée de ce que devait être la vie pour la famille de Noé durant le déluge. Il leur manquait cependant une distraction, celle de contempler toutes les paires d'animaux qui peuplaient l'arche patriarcale.

D'éblouissants éclairs, suivis d'éclats assourdissants, donnaient à ce tableau la sombre couleur du drame; on craignait fort que quelques petites embarcations n'eussent pu gagner la rive. Grâce à Dieu, nous n'avons pas entendu dire qu'il fut arrivé aucun accident sur le lac.

Dans les rues, aux fenêtres, oriflammes et drapeaux, piteusement mouillés, faisaient la plus triste figure et semblaient protester contre de si fréquentes exhibitions qui les exposent à un élément pour lequel ils ne sont pas faits. Peut-être avaient-ils raison de se plaindre *mentalement* de cet abus. Si les fêtes continuent à se multiplier comme elles le font depuis un certain nombre d'années, il faudra nécessairement promulguer une loi qui oblige tout citoyen en état de porter les armes à posséder au moins un drapeau. Les pères de famille devront en fournir un nombre proportionné à la quantité de défenseurs qu'ils fourniront à l'Etat.

. . . . . .

Comme les feuilles dans la romance: *La pluie tombait toujours*.

De temps en temps ceux qui avaient trouvé un abri dans un établissement public allaient voir s'ils n'apercevaient point une colombe portant la branche d'olivier traditionnelle.

Pas de colombe!

Quand il se fit tard, il fallut bien que chacun regagnât sa demeure; les parapluies étaient à la hausse, on voyait même quelques messieurs abriter leur couvre-chef sous l'ombrelle de leur femme. En temps de déluge on n'y regarde pas de si près.

Nous passerons sous silence les exercices qui eurent lieu lundi, ainsi que le banquet, auquel nous n'assistions pas; mais nous dirons quelques mots de la fête de nuit, qui n'avait pu avoir lieu la veille.

Fidèles à leur poste, les nuages ne voulaient pas nous faire grâce; toutefois ce fut une pluie modérée qu'ils nous envoyèrent, pluie qui fit fuir les plus peureux, mais n'empêcha point la foule de circuler sur les quais, les ponts et les promenades. De brillantes fanfares au Jardin anglais et à l'île Rousseau exécutaient nos airs patriotiques les plus émouvants. Tout cœur suisse y ajoutait les paroles; plusieurs morceaux d'ensemble furent aussi chantés avec enthousiasme; puis, après les feux d'artifice et de Bengale, les gymnastes se réunirent en cortége et parcoururent la ville flambeaux en mains.

Comme il ne pleuvait plus, cette promenade, animée par l'intarissable gaîté de la vingtième année, fut charmante, et, sauf quelques robes brûlées ou tachées par la résine, on n'eut aucun accident à déplorer.

Dans ma prochaine lettre, je vous donnerai quelques détails sur le couronnement des gymnastes et le bal. Y.

## Le Diable des Alpes.

II.

L'absence guérit les inclinations ordinaires, mais elle semble donner une nouvelle énergie à celles qui se sont formées dans un cœur passionné. Les années, en s'accumulant, apaisent la tempête sans en effacer les ravages. Souvent on paie au prix de la santé, sinon de la vie, le fatal privilége de savoir aimer. Le bonheur se flétrit, l'espérance se perd; heureux encore lorsqu'on ne s'est pas livré à l'excès du désespoir ou à cette contrainte silencieuse que les indifférents taxent de bizarrerie et de vapeurs.

Le pauvre Ludwig était trop jeune et trop exalté pour éviter cet écueil. Ses parents le trouvèrent bien changé; la crainte de les affliger par l'aveu de sa peine le rendit réservé et peu communicatif. Souvent il disparaissait sous le prétexte de chercher des simples dans les bois et restait absent des journées entières; ou bien il se livrait aux études les plus arides du cabinet et se faisait un jeu d'essayer les préparations chimiques les plus dangereuses; il se laissait même aller à la tentation coupable d'appeler à son secours le pouvoir des esprits infernaux.

Versé dans la lecture des livres cabalistiques, il n'ignorait pas qu'un des moyens de parvenir à l'exécution du grand œuvre, était d'entrer en communication avec le roi des ténèbres; mais il n'ignorait pas non plus le danger d'une pareille relation. De terribles récits gardaient la mémoire de tous ces prétendus sages, qui avaient perdu le salut de leur âme pour obtenir le secret de faire de l'or. Quoique Ludwig aspirât à une félicité plus noble, il était trop bon chrétien pour l'acheter à ce prix; mais sa passion, qui le portait à affronter le danger, en diminuait à ses yeux l'étendue. Il comptait sur son courage et sur sa présence d'esprit pour déjouer les piéges du démon et pour obtenir le secours de son pouvoir surnaturel, sans compromettre son âme.

Non, disait-il dans ses moments de rêveries exaltées, je ne saurais succomber aux piéges du malin esprit. Je suis trop malheureux pour ressentir la crainte. Je saurai le braver, et c'est lui qui deviendra mon esclave et l'instrument de mon bonheur.

La résolution fatale fut prise; ses livres, d'accord avec l'opinion populaire, lui apprirent que les Alpes de Savoie, de Suisse et d'Italie étaient habitées par un de ces esprits disposés à favoriser les faiblesses des mortels en retour de leur âme. Il n'osait penser aux Alpes de Suisse: il eût fallu traverser Berne ou du moins passer bien près de cette ville pour s'y rendre. Faire un pareil voyage sans oser voir Aloïse eût été un surcroît de douleur. Les montagnes de Savoie l'éloignaient au contraire de ce lieu si cher. Il se décida donc à remonter le Valais jusque dans le voisinage du Saint-Gotthard; il aurait ainsi la consolation de s'avancer dans une direction à peu près parallèle à celle qui l'eût conduit à Berne et de ne pas s'en éloigner.

Ludwig n'eût pas de peine à persuader à sa famille que ce voyage avait un but scientifique et contribuerait à rétablir sa santé délabrée; mais il dut consentir à calmer l'inquiétude de ses parents en prenant avec lui pour guide et pour compagnon de voyage le joyeux Tony, qui exerçait la profession d'herboriste, et qui, depuis sa plus tendre enfance, avait pour ainsi dire vécu